

L'ÉVÈNEMENT

Qui sont les tricheurs ?

● *Blessant, provocant, irritant, un film français s'attaque à un problème majeur. Il agit sur le public comme un révélateur.*

- D** *EMODE !*
 — Percutant !
 — Navrant !
 — Passionnant !
 — Vous n'y comprenez rien...
 — Vous en êtes un autre...

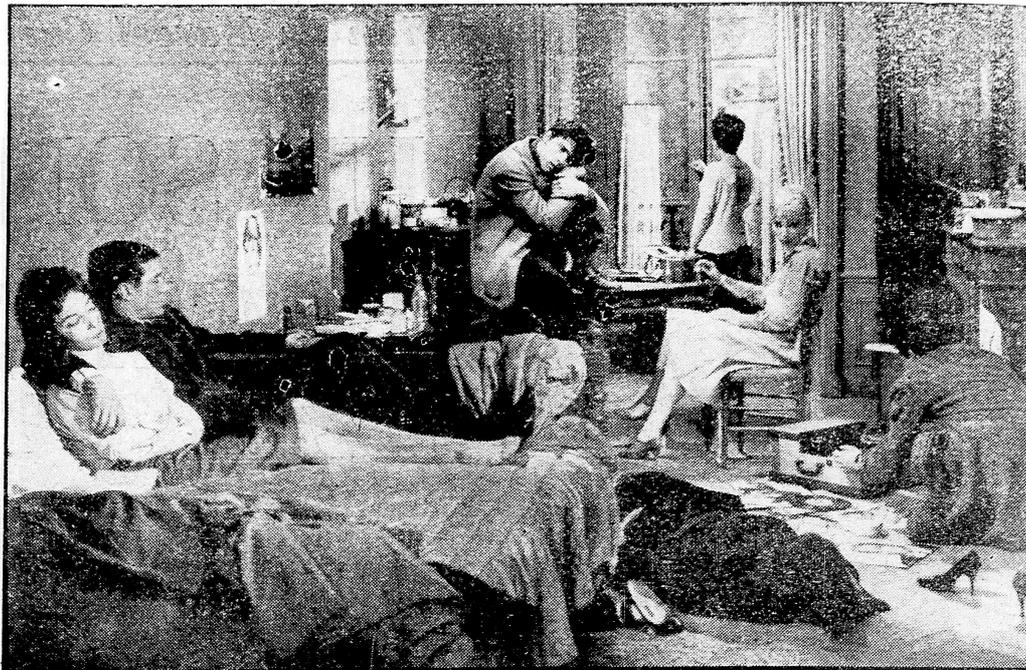
Si querelle esthétique ni querelle de clans, il semble que la violence des prises de position provoquées par le nouveau film de Marcel Carné, « Les Tricheurs », projeté depuis une semaine dans deux grands cinémas parisiens, dépasse son objet. Comme s'il y avait d'une part un film, avec ses qualités et ses défauts de film, et d'autre part les cercles concentriques que cette pierre jetée dans l'eau du public produit. Peut-être parce qu'il touche de nombreuses catégories de spectateurs là où ils ont mal ?

Mais il faut d'abord, pour entrer dans le débat, en connaître le contenu (1).

« Les Tricheurs », film français réalisé par Marcel Carné et dialogué par Jacques Sigurd, conte, dans une facture classique, l'histoire d'un groupe de jeunes gens qui tiennent leur quartier général à Saint-Germain-des-Près.

Il y a Alain, fils d'un commerçant de la Nièvre. Il préparait Normale. Il

(1) La sortie du film dans les grandes villes de province s'échelonne entre fin octobre et fin novembre.



LA CHAMBRE :
 Ne rien faire, ne pas bouger... Travailler, à quoi bon ?

a abandonné, il vit en parasite, couchant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, un soir avec l'une, le lendemain avec l'autre.

Il y a Clo, la doyenne, 24 ans, fille de l'aristocratie. Elle use et abuse à la fois du whisky, des garçons, et de la riche demeure de ses parents, lorsque ceux-ci la lui abandonnent pour qu'elle donne une « sauterie ».

Il y a Mic, fille de la petite bourgeoisie parisienne. Sa mère tient un commerce de lampes. Son frère est mécanicien dans un grand garage. Elle a loué une chambre où elle vit seule. Elle survit en pillant le tiroir-caisse de sa mère ; en lapant son frère. Accessoires essentiels : électrophone et disques de jazz. Ambition essentielle : une Jaguar.

Et puis il y a tous les autres. Ce qu'ils ont en commun : un refus généralisé de travailler. A quoi bon ? De vivre selon les conventions en vigueur dans leurs milieux respectifs et en respectant les valeurs morales que l'on y prône. A quoi cela a-t-il mené leurs parents ? De devenir adultes. Pour ressembler à qui ? Bref, de s'intégrer à une société qu'ils méprisent en bloc et en détail mais qu'ils ne songent pas non plus à combattre. Pour mettre quoi à la place ?

UNE ADDITION DE SOLITUDES

Ils ne forment pas une collectivité, mais une addition de solitudes qui cherchent, dans l'alcool, dans la danse, dans l'acte sexuel, dans la vitesse, l'extase, le spasme dans lequel, pour un moment, on fuit et on se fuit.

Un jour qu'Alain vole un disque dans un magasin des Champs-Élysées — pour rien, pour le spasme — il est surpris par Bob.

Bob prépare une licence. C'est un enfant du « 16^e » (cet arrondissement parisien dont le chiffre sert désormais à désigner une certaine bourgeoisie d'argent).

Argent de poche facile, scooter, bonnes manières et — sans doute — une certaine vacuité lui aussi, puisque le vol d'Alain le laisse plus amusé que choqué et noue l'intimité entre les deux garçons.

Alain présente Bob à « la bande ». Les garçons apprécient l'abondance de ses moyens, les filles sa jolie petite gueule de bourgeois bien lavé. On l'incorpore, au cours de l'une de ces « surboms » généreusement alimentées en alcool par Clo qui fournit aussi l'appartement de « Père » et « Mère ». Les autres jours ils dansent au « Vieux-Co » ou à la Huchette. Un soir, c'est Clo qui use de Bob comme dérivatif. Un autre, c'est Mic. La règle du jeu est que l'on ne s'attache jamais, que l'on tient l'amour pour un exercice technique, et que l'on se préserve jalousement de tout engagement, sentimental, professionnel, dans lequel on pourrait aliéner sa liberté.

Bob joue bien, et sans difficulté, la règle du jeu, jusqu'au moment où Alain le pousse un peu plus loin : un membre

de la bande fait chanter une femme de la « bonne société », qui a été sa maîtresse pendant un séjour aux sports d'hiver, et qui redoute avant tout le scandale.

Il a disparu au moment où il avait rendez-vous avec l'homme d'affaires chargé de récupérer, contre argent, des lettres compromettantes.

En se substituant à lui, on peut tirer de l'homme d'affaires plusieurs centaines de milliers de francs. Combien ? Mic fixe le chiffre : 630.000 francs.

Pour quoi faire ? 20.000 francs pour payer le loyer de sa chambre, 600.000 francs pour acheter d'occasion une Jaguar qui la fascine, et 10.000 francs pour mettre de l'essence dedans.

C'est une vilaine opération ? Et s'offrir la compagnie d'un jeune homme parce qu'on s'ennuie à la montagne et qu'on est une vieille femme riche, c'est une jolie opération ?

Si Bob est un dégonflé, s'il redevient « un enfant du 16^e » à la première occasion, qu'il le dise. Et si Mic est une



LA « SURBOUM » :
 Dans l'alcool, dans la danse, la fuite.



CLUB CH. ELYSEES Orch. O. CALLE LE SENECHAL
 Thé t. 1. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.

Chez PLUMEAU Place du Tertre MON. : 70-67
B. Lavalette - J. M. Prosier

Jean RIGAUX au SULLY du BOIS 1^{re} Dauphine 23 h. 15

LE REVE DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

SHAKO 1, rue Vermet, Bdz. 77.04
 Francis LINEL

SUZY SOLIDOR CABARET - 4, rue Balzac - BAL 21-95
 Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris



GABY et son ambiance. Menu 1.500 francs Esplanade Invalides INV. 91-96

LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE ELY 11-61
LIDO 21 h. DIMER DANSANT 23 h. LA REVUE
LIDO ELY 11-62 "PRESTIGE"
 de P. Louis-Guerin & Freddy

MOCAMBO **** 12, r. Marignan ELY. 58-64
 Diner-Spectacle Roger NICOLAS - LA REVUE NOIRE

ROYAL GERMAIN 11, 54, 60, des Près III. 42-63
 MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION

TOURISTE 1, rue de Valenciennes - Pas 57-59
 Diner spec. Banquets MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION

« Les Tricheurs »



LE CAFÉ :
Le centre d'un univers qui se débîne.

fausse affranchie qui nourrit des sentiments de dactylo enamourée à l'égard de Bob, qu'elle le reconnaît.

L'un et l'autre relèvent le défi. Bob poussera le chantage jusqu'au bout. Mic ira dormir avec Alain et c'est sur le lit où il les trouve ensemble que Bob jette les 630.000 francs.

Mais, écauré, il déserte la bande, il rentre dans sa « banlieue », le « 16 ». L'ennui est qu'il est amoureux de Mic. Et Mic de lui. Tout comme de bons petits jeunes gens. Pétrifiés dans leur personnage, dans leur convention, dans leur conformisme, ni l'un ni l'autre ne l'admettra. Même au moment où ils se retrouvent face à face, jouant au jeu de la vérité, ils mentent. Ils trichent. Alain est présent, ironique, devant lequel ni l'un ni l'autre n'acceptera de perdre la face.

UN JUGEMENT SUSPECT

Alors Mic prend sa belle Jaguar et fonce, la nuit, sur la route. Elle roule longtemps, de plus en plus vite. Les phares d'un camion l'éblouissent. Se jette-t-elle volontairement sur le camion ? Accident. Elle meurt à l'hôpital.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc dans la peau, ces jeunes gens ? murmure le chirurgien.

— Un univers qui se débîne... Cinquante ans de pagaïlle derrière eux et sans doute cinquante autres devant...

répond le frère de Mic, qui ne fait pas partie des « tricheurs », qui les a durement jugés mais qui entr'aperçoit soudain combien il est difficile d'accuser.

Bob passera sa licence et réintégrera son milieu. Mais l'univers ne se « débîne-t-il » pas là aussi ?

Clo, enceinte d'elle ne sait trop qui, épousera un jeune homme de son clan, plus regardant sur la dot que sur la vertu. La bande est disloquée. Mais d'autres, toutes pareilles, continuent.

Voilà ce que raconte « Les Tricheurs ». La fin est longue. La course nocturne est un morceau d'anthologie cinématographique. Les jeunes interprètes, à peine connus, sont tous excellents et dirigés de main de maître (1).

(1) Mic : Pascale Petit ; Clo : Andréa Parisy ; Bob : Jacques Charrier ; Alain : Laurent Terzieff.

Roland Lesaffre justifie, dans le rôle difficile du bon frère, la confiance de Marcel Carné. Les parents, à peine entrevus, sont traités avec intelligence et tact. Sur ces différents points, tout le monde est à peu près d'accord. Alors, pourquoi tant d'apreté dans la discussion entre partisans et détracteurs du film ?

Laissons les « croulants » qui déclarent, outrés : « Mon fils — ou ma fille — n'a rien de commun avec ces gens-là. »

D'abord, ce n'est pas de leur fils et de leur fille qu'il s'agit. Ensuite, qu'en savent-ils ?

Ce sont souvent les mêmes qui se sont délectés en voyant « La Fureur de vivre », parce qu'il s'agissait de la jeunesse américaine — et qui ne se sont pas privés d'en conclure que toute l'Amérique était pavée de James Dean — qui se drapent aujourd'hui dans leur dignité nationale offensée.

A l'une des premières présentations, un couple, sympathique, murmurait : « Mon Dieu, heureusement que les petites sont en pension. » C'était là une réaction plus honnête.

Les adversaires sérieux du film lui reprochent essentiellement :

— de mettre en scène des personnages d'une époque révolue (1945-1950) ;

— de schématiser leurs mécanismes.

Ces échantillons de la jeunesse ont-ils réellement disparu ? Il y a dans le jugement de ceux qui prétendent les avoir frôlés et qui croient, aujourd'hui, à leur disparition, quelque chose d'inquietant : c'est qu'ils ont vieilli. Un peu. Pas assez. Pas assez pour être tout à fait détachés, objectifs, même s'ils n'ont subi que les effets très amortis de l'angoisse juvénile. Assez pour souffrir de ne plus faire partie de la jeunesse.

Croire que l'esprit de révolte s'est éteint partout, en même temps que l'on acceptait soi-même de l'abdiquer, est plus facile que de s'admettre résigné, soumis, intégré, alors que le foyer de révolte demeure.

APRÈS LA MORT DE DIEU

Aussi le jugement des « vieux jeunes » est-il vaguement suspect. Marcel Carné raconte d'ailleurs ici où il a pris ses modèles. (Voir pages 18-19.)

Lorsqu'il s'agit d'intellectuels, l'irritation que provoque « Les Tricheurs » est presque inévitable.

Tous ceux qui ont fortement ressenti, entre 16 et 25 ans, l'absence de structures sociales et de valeurs morales auxquelles se raccrocher ou contre lesquelles se dresser, ont souvenir d'avoir éprouvé et manifesté leur détresse autrement qu'en écoutant du jazz au « Vieux-Co », et en d'autres termes qu'Alain, Mic et Clo. Mais ils ont aussi écouté du jazz, mais ils ont aussi discuté avec des copains, sur le mode nonchalant et définitif. Ce que le film comporte de vérité leur fait donc sentir plus vivement encore ce qui lui manque pour traduire la com-

laisse l'homme nu, sans illusion, abandonné à ses propres forces, ayant enfin compris qu'il n'a plus à compter que sur lui. »

Dans une courte scène, le film tente d'indiquer ce que contient ce texte. Mais était-ce entièrement exprimable à l'écran ? Sans doute non, pas plus que n'était traduisible une dimension essentielle de l'univers de la jeunesse : l'ennui et la totale inaction.

Ne rien faire, ne pas bouger... On danse et on s'agit bien un peu trop dans le film. Mais c'est là une critique de détail.

Un garçon de 30 ans, fort honorablement connu aujourd'hui, mais qui a totalement vécu la vie de Saint-Germain-des-Près, a fait, au sujet des « Tricheurs » l'observation suivante, peut-être la plus juste :

« Le film, dit-il, semble poser comme postulat que, par opposition à un système social déterminé et qu'elle refuse, une certaine jeunesse a érigé un autre système, une sorte de contre-morale. Je pense en particulier au personnage de Mic, la jeune personne pour qui le comble du déshonneur serait d'aimer un garçon et de ne pas changer de partenaire toutes les nuits.

« Or, je dis que cela est faux et que l'erreur doit être relevée qu'il y a là une image erronée des rapports entre filles et garçons, rapports qui sont souvent très jolis, très sincères, très fructueux. Ce qui caractérise les relations entre garçons et filles d'aujourd'hui, ce n'est nullement une revendication de « liberté », une façon de vivre selon des



LES DISQUES :
Quand on ne peut pas les acheter, on les vole.

plexité de la crise qu'ils ont, eux, traversée.

Sans l'authenticité formelle, ils ne retrouvent pas leur vérité, celle que Sartre exprimait ainsi à l'aube de l'ère atomique :

« Je vois beaucoup de jeunes gens réfléchis et modestes qui ne se reconnaissent aucun droit, pas même celui d'espérer. (...) »

« A la prochaine, la terre peut sauter : cette fin absurde laisserait en suspens pour toujours les problèmes qui font depuis dix mille ans nos soucis. Personne ne saurait jamais si l'homme eût pu surmonter les haines de race, s'il eût trouvé une solution aux luttes de classe. Lorsqu'on y pense, tout semble vain. (...) »

« Nous voilà revenus à l'an mille, chaque matin nous serons à la veille de la fin des temps ; à la veille du jour où notre honnêteté, notre courage, notre bonne volonté n'auront plus de sens pour personne, s'abîmeront de pair avec la mécanique, la mauvaise volonté, la peur dans une indistinction radicale. Après la mort de Dieu, voici qu'on annonce la mort de l'homme. (...) »

« La guerre, en mourant,

contre-conventions. C'est l'indifférence à la morale qui a régné, avant eux, ces rapports. »

« Ils ne s'insurgent nullement contre elle, ils l'ignorent. Elle n'existe simplement pas. Alors, pourquoi la défier ? La base de leur comportement, c'est le refus de la contrainte, aussi bien physique que morale. C'est l'absence de comédie.

« Une fille aime-t-elle un garçon ? Mais elle le montrera ! Tout de suite ! Et elle ne se jugera ni ne sera jugée « cloche » parce qu'elle lui sera fidèle. La réciprocité est vraie. J'ajoute, que si la facilité avec laquelle certaines essayent un partenaire multiplie le nombre de partenaires, elle déclenche aussi, du côté des garçons, une réprobation fondamentale. Justement parce que les filles sont libres,

BROADWAY VO
VENDÔME VO

GIULIETTA
MASINA

dans
Fortunella

PRIME AU FESTIVAL MONDIAL
DE BRUXELLES 1958

FOLIES-BERGÈRE

NOUVELLE REVUE

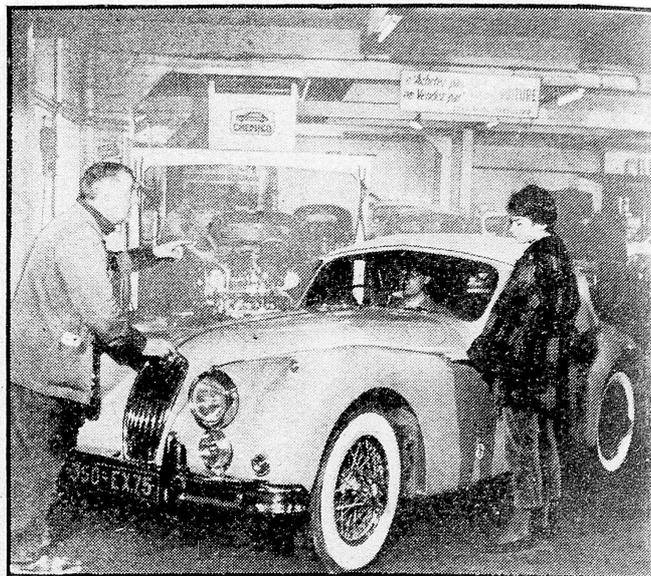
LOCATION PAR
CORRESPONDANCE

POUR LES CLIENTS DE PROVINCE

Ecrire : 8, rue Saulnier



LE SCOOTER :
Payé par papa.



LA « JAG » :
Récupérée sur la société.

qu'elles n'ont pas le mérite ni le prestige d'avoir à conquérir celle liberté sur la société, l'usage qu'elles en ont est jugé. » Cette observation est capitale, parce qu'elle marque encore mieux ce par quoi la crise de la jeunesse contemporaine se distingue des précédentes. On ne s'intègre bien, on ne se révolte bien que contre ce qui existe fortement. Quand rien n'existe, on cherche à édifier sa propre morale et on y arrive plus ou moins. Les forts y parviennent parfois, les faibles restent suspendus dans le vide. Et pas seulement à 20 ans.

« Nous avons sous-estimé, vient de déclarer M. Pierre Sudreau, les forces d'inertie de ce pays. » Plus tard, les nécessités matérielles, les obligations professionnelles, familiales masquent le vide et contraignent, en particulier, au travail. On s'agit, on court, on va, on vient, on parle. Mais confusément, obscurément, on sait que le moteur tourne à vide. Heureusement, il y a la radio, il y a la télévision, il y a le cinéma, il y a le bruit, le bruit formidable de la vie moderne qui épargne à l'homme l'angoisse d'entendre sa rumeur intérieure.

Si cette analyse est juste, le problème est immense. L'est-il ? Certains le nient et s'appuient sur deux séries d'arguments :

I. — Comme les chiens, les hommes ont tous, adolescents, « la maladie », plus ou moins virulente. Les uns en meurent, les autres s'en aperçoivent à peine. Elle est inévitable. Nos jeunes contemporains n'ont rien inventé, sinon la forme, particulière à chaque époque, qu'emprunte leur maladie. N'en parlons plus. « Ça » leur passera.

Il est vrai que le mal de la jeunesse est éternel. Mais regardez en France, en Angleterre, en Amérique, en Italie, en Pologne, les hommes et les femmes de 30 ans, de 35 ans, lorsqu'ils ne sont pas totalement investis par les difficultés matérielles. Avez-vous sincèrement l'impression que « ça » leur a passé ? Le problème des jeunes Espagnols (Voir p. 23) est un peu différent. Là, la férule est forte. Donc la révolte, intense. Mais les « angry young men » (Voir p. 22) ne sont pas des enfants. Marek Hlasko, l'écrivain polonais que son cri de détresse a refoulé hors de son pays (Voir p. 21) n'est plus un adolescent. Et il n'y a pas de semaine qu'un film ou un roman américain n'exprime l'angoisse de « l'homme au complet gris », l'homme moyen qui se demande : « Qu'est-ce qui me fait courir ? »

II. — Dans tous les pays se trouvent en majorité des jeunes gens laborieux, aux mœurs saines, qui ne s'interrogent pas trop sur le sens de la vie et qui croient, en tout cas, le trouver dans leur travail, dans leur

foyer, dans leur foi. Alors, pourquoi monter en épingle le dérèglement de quelques-uns ?

C'est exact. Seulement, lorsque nous évoquons aujourd'hui la jeunesse de 1830, par exemple, quelle image surgit, sinon celle d'un jeune tuberculeux romantique ? Pourtant il y avait certainement, en 1830, une immense majorité de jeunes Français, de jeunes Allemands, de jeunes Anglais aux poumons sains et aux mœurs rudes. Ce sont tout de même les autres qui ont marqué leur époque.

La « Beat Generation » américaine,

parmi les « tricheurs » en tout cas. Eux, le monde, ils s'en f... parce que « lorsqu'on y pense, tout semble vain ».

Les ignorer ? Les nier ? Les étouffer sous le silence ? Cela était bon du temps que « Les Nourritures terrestres » trouvaient deux mille lecteurs.

Aujourd'hui, nous vivons sous le règne du plus puissant véhicule de diffusion de la pensée. Le film aura à peine commencé sa carrière qu'il aura déjà atteint une audience plus large qu'un livre à gros tirage. Des millions de jeunes gens ont vu dans tous

ENQUÊTE

A la recherche des « Tricheurs »

● Samedi soir dans les bals et les cafés où les jeunes se réunissent, Jean Cau (32 ans) a cherché et trouvé les héros du film de Marcel Carné parmi beaucoup d'autres.

SAMEDI SOIR, 22 H. 30.

LES salons du premier étage de la mairie de Colombes sont illuminés. Un calicot annonce : « Grande Nuit du Jazz ». Un coup d'œil sur l'orchestre : tous les musiciens du Club Saint-Germain-des-Près sont là qui déclinent ce vacarme organisé, appelé « jazz » et auquel, par une allergie qui me suivra dans la tombe, je n'entends goutte.

Moustache, le chef d'orchestre, roule vers moi ses cent vingt kilos.

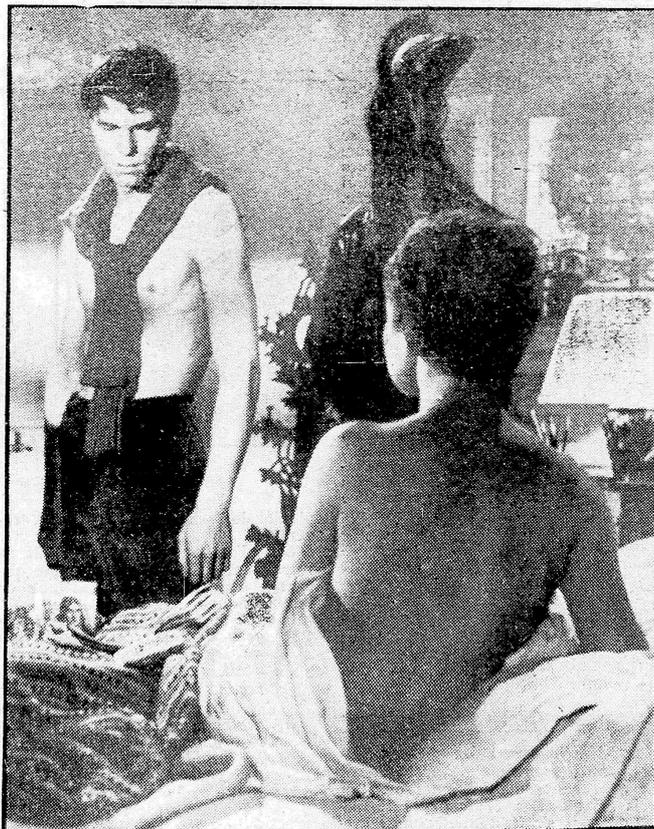
— Qui, m'explique-t-il, du jazz à Colombes ! Du vrai jazz ! Tiens, y a seulement cinq ans, c'était impensable ! Colombes, c'était comme qui dirait « Le Temple de l'Accordéon » ! Mais ça commence, ça commence bien... Regardez-moi ça !...

Moustache contemple les couples avec la satisfaction d'un père missionnaire qui, dans une église de fortune, admirerait des Jivaros chantant psaumes et cantiques au cœur de la jungle.

— Pas à dire, le tango en prend un coup... conclut-il. Des petits gars des usines Berliet qui commencent à « mordre » au jazz...

Mesurant l'étendue de la conversion, il hoche la tête. La dernière mesure de l'orchestre projette en face de moi un blondinet aux yeux bleus plissés et au pantalon étroit.

— Vous faites des photos pour un journal ?



L'AMOUR :
Une affaire technique.

« lasse de ce monde neuf » (Voir p. 30), les « teddy boys » anglais, les « vitelloni » italiens, les « hooligans » polonais, les « tricheurs » français ne constituent qu'un petit groupe à l'intérieur de leur pays. Mais ce petit groupe n'est pas une écaille sur la face saine d'une société. C'est un poison dans le sang du monde où il vit.

Les vrais révoltés sont salubres, nécessaires. Ce sont eux qui font avancer le monde. Mais où sont-ils ? Pas

les pays « La Fureur de vivre » et veront « Les Tricheurs ».

Le film de Marcel Carné, par l'impression qu'il produit tant sur ses supports que sur ses adversaires, par la responsabilité qu'il assume en fixant un certain visage d'une certaine jeunesse, par l'enchaînement de réflexions auquel il contraint, sera, qu'il plaise ou non, un événement.

FRANÇOISE GIROUD.

SALLE PLEYEL
Dimanche 19 octobre, 21 heures

SOIRÉE DE CLOTURE
DE LA SEMAINE DU
COURT MÉTRAGE
ET DU DOCUMENTAIRE
D'U.R.S.S.

Les Feux de la Station NIRNY
Un saut dans la stratosphère
L'Anon de Magdama

300 et 400 francs
Tarif réduit aux étudiants